

GAGOSIAN

Le Monde

Le ballet des pendules du chorégraphe William Forsythe
L'artiste américain présente ses installations à La Villette, dans le cadre du Festival d'automne, et à la galerie Gagolian.

Rosita Boisseau



Artwork © William Forsythe/Photography © Martin Argyroglo/Courtesy Gagolian

De l'extérieur, c'est splendide. A l'intérieur, c'est tout aussi somptueux mais encore excitant à expérimenter. Qu'est-ce qui peut raccorder à ce point dehors et dedans dans un même élan euphorique ? L'installation de 610 pendules du chorégraphe William Forsythe intitulée *Nowhere and Everywhere at the Same Time N°2*, proposée jusqu'au 31 décembre par la Grande Halle de La Villette, à l'enseigne du Festival d'automne.

A peine entré sur le terrain de jeu de 1 000 m², le charme opère. La houle de fils happés par les pendules en métal compose un tableau optique hypnotisant. Graphique et giratoire dans le même mouvement, ce ballet de lignes et de formes fait balancer l'imagination. Et lorsqu'on se jette au milieu, il s'agit de swinguer pour de bon, éviter, feinter et dribbler les fils qui vous emberlificotent en tous sens. Avec une interdiction : toucher n'est pas jouer sous peine de dérégler le système technologique sophistiqué qui a programmé les différentes séquences rythmiques de cette boucle de 55 minutes.

Nowhere and Everywhere at the Same Time N°2, créée en 2013 par Forsythe, appartient à sa série des « Choreographic Objects » conçus depuis le début des années 1990, parallèlement à ses spectacles. Elle se pose en plein dans la tendance participative qui sévit conjointement dans la danse et l'art contemporains. Sa richesse ? Elle active à la fois les circuits de la contemplation et de l'action. Quant à la chorégraphie, manifeste de géométrie live, elle croise les mouvements des fils, des pendules et ceux des spectateurs dans un fourmillement visuel époustouflant.

A la tête du Ballet de Francfort de 1984 à 2004, puis de la Forsythe Company de 2005 à 2015, William Forsythe, né en 1949 à New York, retourné vivre dans le Vermont, a fait preuve d'une invention aiguisée et persistante. Avec des dizaines de spectacles à son actif dont beaucoup de chefs-d'œuvre, il a sans cesse déstabilisé le cours de la danse. On retrouve certains de ses motifs esthétiques dans ses installations : multiplicité insaisissable du réel, plasticité de l'espace, forces antagonistes du mouvement... « *La chorégraphie couvre toute une classe d'idées : une idée peut y être une pensée ou une suggestion d'actions possibles* », résume Forsythe qui fait rebondir sa carrière de plasticien mais continue à s'entraîner et collaborer avec des danseurs.

L'exposition « Unwort » présentée en 2011 au Festival d'Avignon, recyclait son exploration du langage mené dans des pièces comme *Heterotopia* (2006). Il y mettait en scène une installation de quatorze tables en bois sur lesquelles des danseurs manipulaient des lettres en mousse noire. Plus percutantes, les œuvres à l'affiche en 2003 de la Nuit blanche, à Paris, rayonnaient. *City of Abstracts*, vidéo interactive, retraduisait sur grand écran les mouvements de la foule tandis que *Scattered Crowd* invitait le public à plonger dans un océan de centaines de ballons blancs. Avec déjà, cette touche ludique et divertissante, cette ouverture grand public, plus que jamais dans l'air du temps aujourd'hui.

Le grand vent de la piraterie

Parallèlement à la Grande Halle de La Villette, Forsythe expose aussi chez Gagosian, must de l'art contemporain, dont l'immense galerie située au Bourget accueille trois pièces du chorégraphe. *Towards the Diagnostic Gaze*, ready-made avec un plumeau posé sur une petite pierre tombale, propose au visiteur de saisir l'objet pour démontrer que son immobilité est impossible : tant qu'il y a de la vie, y a du mouvement ! Plus stimulante, la vidéo intitulée *Aligning* fait surgir sur fond blanc les corps encastrés de deux danseurs, Riley Watts et Rauf « Rubber Legs » Yasit. Sans jamais perdre le contact, ils se déplient lentement, filmés par une caméra qui leur tourne autour. Au plus près de la peau, un package humain aux accents de compression à la César.

En vedette, le gigantesque *Black Flags* (2014) souffle le grand vent de la piraterie et de l'anarchie en déplaçant des courants d'air froid. Activés par deux bras robots, deux drapeaux en soie noir se déploient sur 9 mètres de haut avec une envergure de 50 m². Pendant vingt-huit minutes à suspense, ils gonflent et claquent, s'enroulent lentement sur eux-mêmes jusqu'à caresser le sol pour redécoller d'un grand coup sec. Un duo palpitant de contrepoints emportés par une respiration commune.

Cette vision d'une Loïe Fuller robotisée, dont Forsythe a eu l'idée après avoir assisté au rassemblement de drapeaux à Ferrare, en Italie, a exigé des mois de travail avec un programmeur. Plonger dans ce ballet mécanique également inspiré par le *Carré noir sur fond blanc*, de Malevitch, c'est curieusement finir par l'humaniser. Un paradoxe qui signe ces objets chorégraphiques high-tech dont le vivant visiteur reste le plus sûr moteur.